

IMAGES ACTIVISTES. Éloge de la stratégie du coucou.

Pisser partout

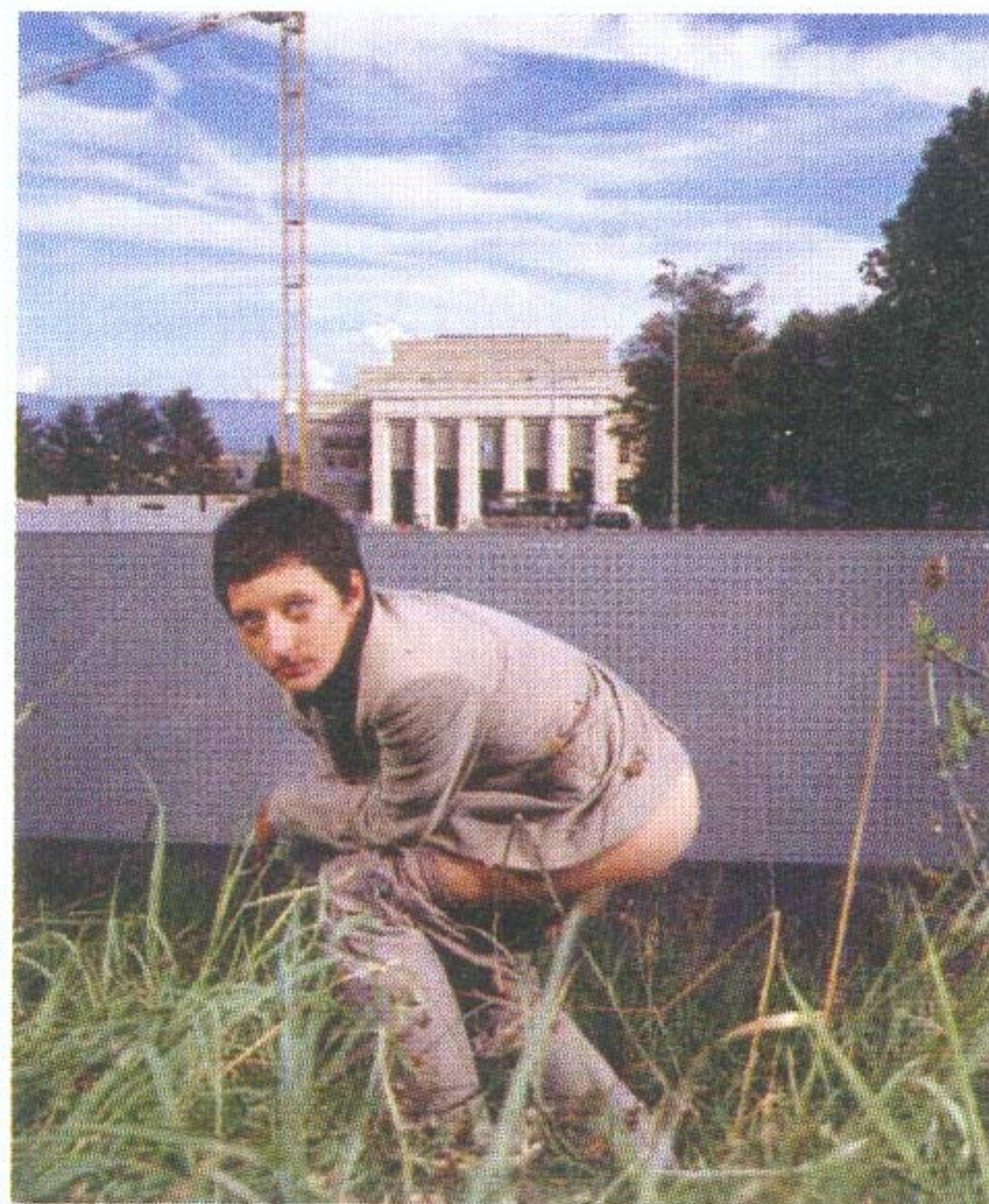
Que ce soit dans ses bandes ou ses installations, la plasticienne et vidéaste suisse Angela Marzullo loge souvent son travail dans une œuvre antécédente : Walter Benjamin, Vito Acconci, Martha Rosler, Dan Graham... L'œuvre première en devient égide, l'égide étant ce bouclier d'Athéna qui peut servir à la fois d'arme défensive, d'arme offensive et de piédestal pour un triomphe. Le remploi selon Marzullo consiste à refourbir l'arme, viser les mêmes cibles que l'archer précédent et constater qu'entretemps, l'ennemi est devenu toujours plus puissant. Le travail d'Angela Marzullo pose de façon aiguë la question de l'efficacité polémique de l'art critique.

Dans sa remise en scène du pamphlet de Carole Roussopoulos et Delphine Syrig, *SCUM Manifesto* (1976), intitulée *Performing SCUM* (2005), les deux grandes figures féministes se voient remplacées par les deux petites filles de l'artiste. Pour Roussopoulos et Syrig, grâce aux images il s'agissait de remettre en circulation le texte de Valerie Solanas alors introuvable en français. Pour Marzullo, il s'agit d'une part de raviver ce sommet du pamphlet visuel et, de l'autre, de rendre le manifeste ultra-agressif non plus familier et domestique comme dans le salon de 1976, mais intime et structurant. Il ne sera jamais trop tôt pour apprendre la violence.

En 2007, sous des noms différents, les mêmes idées d'extrême-droite racistes, réactionnaires et cyniques ont triomphé électoralement en Suisse, en France et au Danemark. Dans une lettre envoyée en 1845, Friedrich Engels faisait remarquer que 1750, une époque sociale qu'il qualifiait d'infâme, époque de « mentalité mesquine, papelarde et misérable de boutiquier, d'une vulgarité et d'un égoïsme général », vit naître tout ce qu'il y eut de plus grand dans la littérature allemande, Goethe, Schiller, Kant et Fichte, Hegel. « Chacune de leurs œuvres remarquables vibre d'un esprit de défi et de

rébellion contre les conditions générales de la société allemande. »

Contrairement à la génération précédente – celle de Carole Roussopoulos, Delphine Syrig, Angela Davis ou Carolee Schneemann – portée par un enthousiasme et un esprit combattant collectifs, la génération d'Angela Marzullo, la nôtre, crée dans un temps de repli, de reflux, une époque sans idéaux, sans grandeur et sans beauté. Rien ne s'avère plus optimiste aujourd'hui que de faire lire le *SCUM Manifesto* par les voix juvéniles de deux petites filles dont



■ *Mi scappa la pipi* (2004).

les échos résonneront et transmettront plus loin l'esprit de provocation. Rien n'est plus indispensable que d'essaimer dans la ville les livres qui furent écrits pour propager des

idéaux de justice (*Stella, théâtre prolétarien pour enfants*, 2006). Rien n'est plus salubre que d'aller pisser tout autour de l'ONU à Genève pour acter quelques faillites de la démocratie malade du capitalisme (*Mi scappa la pipi*, 2004). Diogène a trouvé une héritière.

Nicole Brenez

La prochaine fois : Welcome to the terrordrome.

Liens :

Angela Marzullo :

www.angelamarzullo.ch

Carole Roussopoulos et Delphine Syrig, *SCUM Manifesto* :

www.newmedia-art.org/cgi-bin/show-oeu.asp?ID=O0019342&lg=FRA

LIVRES. *Storytelling met en évidence les nouvelles complicités entre la fiction et les pouvoirs.*

Histoires de pouvoir

À la page 109 de *Storytelling*, une coquille attire l'œil : « *management* » devient « *mangement* ». La typographie ne ment pas, Christian Salmon raconte bien l'histoire d'une dévoration, à l'œuvre selon lui depuis une vingtaine d'années aux États-Unis : « *Le prétendu partage d'une histoire collective* » a remplacé le programme chez les politiciens, la hiérarchie et « *le silence des usines* » dans l'entreprise et le logo dans le marketing. *Storytelling* remet au goût du jour la contrepropagande en puisant dans quelques textes sociologiques et journalistiques. Il ne prend pas le cinéma pour objet, mais comme il est tourné vers l'Amérique, il en croise le chemin. En particulier autour du 11 septembre, moment où la fiction fait spectaculairement incursion dans le réel et où, en retour, la Maison Blanche fait appel à quelques scénaristes hollywoodiens pour anticiper les attaques à venir et les ripostes à leur apporter¹.

S'il ne les cite qu'incidemment, c'est pourtant autour des fictions cinéma et TV qu'achoppe l'argument de Salmon. Plutôt que de déclarer brûlant et scandaleux un phénomène rhétorique immémorial

(la fabrication de mythes), il gagnerait à s'intéresser de plus près à ses exemples. Ainsi, lorsqu'il rapporte avant de passer à autre chose que le juge de la Cour Suprême Antonin Scalia a récemment invoqué *24 heures chrono* pour justifier la torture en Irak (« *Condammerez-vous Jack Bauer ? Il a sauvé la Californie...* »), on a envie de creuser : pourquoi une série fait-elle jurisprudence ? Il y a sans doute un début de réponse dans le système judiciaire américain, dit « accusatoire » par opposition à la procédure « inquisitoire » française, et qui met au cœur de tout procès une joute oratoire entre deux *stories*. Comme le résumait l'avocat d'Amistadt de Spielberg, « *c'est celui qui raconte la meilleure histoire qui gagne* ».

Le passage de la recherche de la vérité à la détermination de la meilleure histoire est un pervertissement du droit. C'est l'objet d'un livre clair et stimulant signé par un ancien juge, Christian Guéry. *Justice(s) à l'écran*² vaut moins par son égrenement, sur dix chapitres, d'une question de droit associée à un film (de Lumet à Depardon en passant par Soderbergh), que par son étude comparée des deux

systèmes. Et de la façon dont le procès, aux États-Unis, se concentre sur ces deux histoires en présence, sur le moment de la parole du témoin et la présentation de la pièce à conviction, tandis qu'en droit français témoignages et preuves sont déjà consignés dans le dossier qu'a le juge sous les yeux. Conséquences pratiques pour les films de prétoire : en France, tout se joue en chambre, à la lumière glauque des commissariats (*Le Petit Lieutenant*) ou dans le bureau du substitut du procureur (*Délits flagrants*). Aux États-Unis, le tribunal est la scène de la fiction, un carrefour des possibles narratifs – autre lieu de *Storytelling* oublié par Salmon !

Charlotte Garson

Christian Salmon, *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, Cahiers libres, 2007.

1. Jean-Michel Valentin, *Hollywood, le Pentagone et Washington*, Paris, Autrement, 2003.

2. « Questions judiciaires », Paris, PUF, 2007.

références sur www.cahiersducinema.com

Jean-Michel Frodon,

« *Hollywood-Pentagone : liaison fatale* », *Cahiers* n° 583.